

Deux chroniqueurs

Robert Marteau, *Fleuve sans fin*, Gallimard, 1986; 172 pages

Jacques Ferron, *Lettres aux journaux*, VLB éditeur, 1985;
586 pages

François Hébert

Volume 28, numéro 3 (165), juin 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60441ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hébert, F. (1986). Compte rendu de [Deux chroniqueurs / Robert Marteau, *Fleuve sans fin*, Gallimard, 1986; 172 pages / Jacques Ferron, *Lettres aux journaux*, VLB éditeur, 1985; 586 pages]. *Liberté*, 28(3), 132–137.

FRANÇOIS HÉBERT

Deux chroniqueurs

Robert Marteau, *Fleuve sans fin*, Gallimard, 1986; 172 pages.

Jacques Ferron, *Lettres aux journaux*, VLB éditeur, 1985; 586 pages.

L'usage de la méditation semble s'être perdu; il est vrai qu'aujourd'hui l'homme vit entouré des ses produits, physiques et culturels, rues et maisons et machines diverses, et qu'il ne peut y voir grand profit à contempler cela qui est plus petit que soi, qui vient de soi, qu'on connaît d'avance puisqu'on l'a fait. Quant à elle, la nature échappe à notre connaissance, porteuse de forces qui nous dépassent, de vie ou de mort, va toujours de l'avant, pousse sa matière vers le haut (et c'est une montagne) ou vers un horizon (et c'est un fleuve), se propulse dans la galaxie comme un vaisseau hanté. Hanté par nous, précisément. Entre autres.

Après ses promenades sur le mont Royal, voici que Robert Marteau rend visite au Saint-Laurent, fleuve sans fin, y fait *acte de présence*, attentif à tout ce qui bouge sur ses berges, à ses courants et couleurs, aux craquements de ses glaces quand c'est l'hiver, aux grondements de ses eaux quand le printemps revient, par exemple du côté de Lachine. Il regarde tantôt vers l'amont, tantôt vers l'aval; scrute un jour une feuille tombée, un autre une étendue plus ample déployée à partir de Pointe-Claire ou de Baie-d'Urfée; regarde l'écume, voit Aphrodite; écoute un carouge, le vent dans les bouleaux, comme autant de signes. Qu'espère-t-il?

Rien. Tout est là; le monde entier advient dans chacune de ses parcelles, à chaque instant. Le marcheur s'absente de soi-même pour entrer enfin dans ce temple qui est partout et nulle part, sur une grève sablonneuse comme dans un bosquet de hêtres, dans l'œil d'un pluvier comme sur les ailes du grand héron, dans le dandinement de la croupe du raton laveur fuyant parmi les joncs. La vraie vie n'est pas ailleurs; le secret est là, tout entier signifié dans l'harmonieuse mosaïque des saisons et de l'espace, là, devant soi comme au dedans. On est *dans le secret*, comme on dit.

Et pourtant, il demeure informulé. On l'a sur le bout de la langue, mais on n'arrive pas à le cerner (dire, traduire, interpréter, symboliser...). La poésie n'est qu'un écho, ersatz, pis-aller, divertissement. La prière va plus loin, qui ne va nulle part, demeure ici comme ailleurs, au cœur du mystère. Le journal de Marteau n'est chronologique que pour la forme; pour le fond, c'est de sa *méta-histoire* qu'il s'agit, selon l'expression de Henry Corbin, c'est-à-dire de ses rapports avec l'absolu, l'éternel, le dehors (ou le dedans, c'est ici pareil), la transparence, l'être... Mille mots viennent pour dire ce non-lieu, ce non-temps, et aucun ne le dit. La langue est mise à rude épreuve; elle s'enrichit cependant de tout ce qui lui manque et chante dans la marge et les interstices. A dessein, elle laisse à désirer, deviner, aimer.

Le journal de Marteau, ai-je dit. Non. C'est plutôt le «journal du Saint-Laurent», comme l'indique le sous-titre. Car à ce niveau de lecture du visible, du visible considéré comme une vitre, lecture qui paraîtra à certains idéalistes mais qui est profondément matérialiste, le fleuve vit, ne vit pas moins que nous, cependant à une autre échelle. S'il pouvait parler, et il paraît souvent sur le point de le faire, il aurait long à dire sur les bipèdes que nous sommes et qui fréquentons ses rives. «Salut, beau fleuve!» Si le fleuve ne parle autrement que par son eau, à tout le moins on lui parle, le questionnant ou le saluant, ou lui répondant. Dans ce miroir ou ce kaléidoscope, Marteau se

mire à la façon de Narcisse, c'est-à-dire non narcissiquement, mesquinement, égocentriquement, mais dans le but de *se voir en lui*, de se rejoindre par delà soi-même, eucharistiquement, de communier au monde, à l'être, dont notre conscience nous sépare, notre raison, nos langages, notre corps aussi, ce sac de peau, ce contenant contenu. Et pourtant, nous y sommes! Même avec nos défauts! N'est-ce pas que nos défauts nous sont *déjà* pardonnés? L'âge d'or est ici, il suffit d'y aspirer, tendre.

Cela ne va évidemment pas de soi. On croit saisir le secret, il est parti. Il est fluide et sans fin, comme le fleuve qu'à la fois l'impétrant observe et qui le charrie. L'humilité est requise devant le dieu. On le voit: il s'agit moins ici d'un journal que d'exercices spirituels. Marteau ne se connaît pas soi-même; il s'enseigne, s'apprend, s'éprouve, se vérifie et rectifie, s'égare dans tous ses chemins, sait se perdre comme un enfant dans le giron de sa mère, comme un fleuve aboutit nécessairement à la mer, descend jusque dans la haute mer.

Voici en tout cas la limite de la littérature, sa cime ou son abîme, comme on voudra, car les mots, s'ils restent parfois un peu plus longtemps que les corps, coulent aussi et s'en vont, comme la sirène du navire et le cri de l'engoulement. Voici plutôt un seuil, au carrefour de la philosophie et de la poésie, entendues comme disciplines non pas culturelles mais culturelles. L'exact contrainte des discours à la mode autour de nous, à l'université, à la télévision, dans la rue, qui n'ont cure du lexique du règne végétal et de la musique des sphères, si ce n'est dans quelques émissions sur la nature, cependant faites dans une optique scientifique et encyclopédique, plutôt que subjective, recueillie, proprement religieuse et *intelligente*, de l'intelligence du cœur je veux dire. A cet égard, Robert Marteau est un *dissident*. De l'Occident, bien entendu. N'ayez crainte, il ne passera pas à l'Est: là, c'est pire!

Au fond, il est *amoureux*; et sa dissidence s'inscrit contre toutes les forces de mort, celles qu'il réus-

sit à identifier, au risque de se tromper, dans une quête qui ressemble à celle des anciens chevaliers, qui est beaucoup plus une aventure qu'une enquête. Son amour n'a pas d'objet, ou bien il a tous les objets: c'est une charité, un partage, une participation. Une guerre aussi, où le désespoir et l'espérance n'en finissent pas de se mesurer. Tout est-il gagné, perdu? Qui sait? Chez Marteau, une confiance profonde, presque animale, irrigue l'itinérant, quoi qu'il arrive; joie et doute confluent en une sérénité, celle qu'on prête à certains paysages, réels ou picturaux, et qu'on devrait se hâter, lentement, de retrouver en soi, source et terme de la vie.

*

«A Montréal, écrit Jacques Ferron dans une lettre de 1972, il y a la police du port qui empêche l'accès au fleuve; le long de la rive Sud, ce sont les six voies de la route n° 3 qu'on a pris soin de clôturer — il ne manque à cette clôture que d'être barbelée. Ainsi gardé, passe le fleuve, tel un pestiféré. On y voit des bateaux dont la coque est sans doute enduite d'un vernis antiseptique. Et l'on bâtit en avant du mont Royal un complexe de gratte-ciel qui le diminue peu à peu. Cela sera la cité de l'avenir, déserte la nuit et durant les fins de semaine, et tout autour de cette forteresse s'étendra à l'infini, avec ça et là l'étage d'un duplex ou d'un quadruplex, la banlieue plate des bungalows et des split-levels.»

On voit tout de suite ce qui sépare Marteau de Ferron: pour ce dernier, l'homme est un être de culture, qui a su dominer sa nature, et la nature, pour le meilleur parfois mais souvent pour le pire, ce qui facilite la tâche du polémiste qui a, devant tant de cibles, l'embarras du choix: des institutions comme l'Eglise, des types comme le médecin, des idoles comme Dollard des Ormeaux, des personnages, généralement publics, comme Pierre Elliott Trudeau ou Jean Ethier-Blais, sans s'oublier soi-même, généreuse attention qui l'empêche de se prendre pour un

autre, et sa prose d'être jamais aigre et lui permet de conserver une distance qui tempère la dureté de ses traits.

Point d'idéologie chez Ferron: un solide bon sens, une sorte de bonne humeur fondamentale, d'humanité, humble jusque dans la férocité, le mettent à gauche quand tout le monde est à droite, à droite quand la gauche pavoise. L'intellectuel ne fait-il pas toujours partie de l'opposition? En tout cas, Ferron n'a aucun système, ce qui l'autorise à se contredire au besoin, et donne à sa vision des choses comme à son style une souplesse digne d'un guérilléro sans cause précise, toujours sur le qui-vive, autant dans les grandes batailles, celles de l'indépendance et de la justice par exemple, que dans les escarmouches, quand il s'agit par exemple de réfuter l'assertion d'un collègue ou de critiquer une administration municipale.

Les idées sont ici mesurées à l'aune des actes. Gare à la mémoire de Ferron qui se souvient mieux que vous de vos parents et de vos ancêtres, et de son sens de l'observation, capable de dénicher un détail apparemment anodin, mais qui replacé dans l'ensemble vous incrimine ou infirme toutes vos théories! Les arguments *ad hominem*, si dévalués par les bien-pensants parce qu'ils ont quelque chose à cacher, chez lui pleuvent, non pour le plaisir de toucher et de blesser un individu, mais par souci de ne point raisonner dans l'abstrait, refuge des hypocrites et des fabricateurs, ce qui a le redoutable avantage de rendre vivante la bêtise, désormais incarnée et entièrement visible, durablement pitoyable.

Mais aussi les actes sont pesés en fonction des sens qu'ils prennent, souvent imprévus et que l'esprit de Ferron découvre par les procédés habituels de la caricature: grossissement des traits, rapprochements inattendus, etc. Le plus souvent, l'appréciation est négative, mais il ne faut pas voir en Ferron un nihiliste, ni oublier qu'il y a beaucoup de générosité dans sa guérilla, qu'il s'y dépense bénévolement, désintéressé comme Don Quichotte, à la seule fin de rendre la vie un peu plus vivable.

Et sans doute est-ce ce dévouement qui restera quand les sujets de ses polémiques seront devenus désuets. Le ton restera, qui correspond au sourire amusé non moins que désabusé, à la fois ironique et affectueux, du bon docteur de Longueuil, pas moins incertain que celui de la Joconde, mais moins louche que celui de..., ou de...

*

Je me rends compte qu'il y a quelque impertinence à parler dans une même chronique de Marteau et de Ferron: le hasard fait que je les ai lus la même semaine. Tout les sépare: le premier est plus près de Tristan, le second de Voltaire. Mais il me semble qu'ils partagent tous deux un sens de la liberté assez rare de nos jours, même si la liberté pour Marteau est ce qui rapproche d'une épiphanie, et pour Ferron une forme d'humour. Tous deux sont en tout cas des *journalistes*, non pas comme ceux qui écrivent dans les journaux, mais déviants: plutôt des *chroniqueurs*. Marteau donne la parole au fleuve plutôt qu'aux «faits»; et le fleuve, pour une agence de presse, est un «événement» qui n'a aucun intérêt, de la banale eau, tandis que c'est au contraire le fleuve, pour Marteau, qui, comme le mercure des philosophes, meut le monde et «fait» les faits. Pour sa part, Ferron publie dans les journaux ses lettres, mais cela ne fait pas de lui un confrère des journalistes, à preuve ses démêlés avec eux, vu qu'il ne respecte pas les lois (soporifiques) du genre et se permet de creuser les conventions et les apparences dans une quête qui n'a rien de spectaculaire, n'a d'autre objet que la simple vérité, derrière nos masques. En cela, Marteau et Ferron expriment leur dissidence par rapport aux discours officiels ou officieux de notre temps, par rapport aux pouvoirs et aux institutions, même si le premier tient le caducée des alchimistes et le second, une corne de rhinocéros. Chacun me parle de mon temps, parfois du dedans, parfois du dehors, et j'y vois plus clair.